

Suréna

Pierre Corneille

Pierre Corneille

Notice

Œuvres de P. Corneille, Texte établi par Ch. Marty-Laveaux, Hachette, 1862, tome VII (p. 457-459).

◀ SURÉNA

Au lecteur ▶

NOTICE.

« Monsieur Corneille, dit Jolly^[1], avoit en vue deux sujets de tragédie lorsqu'il s'arrêta à celui-ci : le premier étoit Usanguéy, prince chinois dont les historiens font de grands éloges^[2], et le second^[3], tiré de Tacite, étoit le fameux Gaulois nommé Antonius Primus, lequel avoit contribué plus que personne à mettre Vespasien sur le trône, et dont les services furent mal reconnus. Ce nom lui paroissant peu propre à entrer dans un vers, il préféra celui de Suréna, dont l'histoire lui fournissoit les mêmes circonstances, et le caractère d'un héros qui n'avoit point encore paru sur la scène. »

Il est fort curieux que Corneille ait ainsi songé, ne fût-ce qu'un instant, à transporter la scène d'une de ses tragédies dans un pays alors si mal connu, qu'il fallut encore en 1755 beaucoup de hardiesse à Voltaire pour oser faire représenter son *Orphelin de la Chine*.

Nous ne pouvons, du reste, contrôler le témoignage de Jolly par aucun autre. Privé pour cette époque du secours que nous ont fourni précédemment la *Gazette* de Loret et les *Lettres en vers* de Robinet, nous avons fort peu de détails sur tout ce qui concerne la tragédie de *Suréna*, et nous ignorons par quels acteurs cette pièce fut représentée.

« La tragédie de *Suréna*, dit Voltaire dans sa préface, fut jouée les derniers jours de 1674 et les premiers de 1675. » Les frères Parfait en placent

l'analyse à la fin de l'année 1674, sans marquer ni le jour ni le mois de la première représentation. Elle est fixée au mardi 11 décembre dans le *Journal du Théâtre françois*^[4], auquel nous n'avons guère recours qu'à défaut d'autre document, mais dont l'indication concorde en cette circonstance avec le passage suivant d'une lettre écrite par Bayle à M. Minutoli à Rouen, en date du 15 décembre 1674^[5] : « On joue à l'hôtel de Bourgogne une nouvelle pièce de M. Corneille l'aîné, dont j'ai oublié le nom, qui fait, à la vérité, du bruit, mais pas eu égard au renom de l'auteur. Aussi dit-on que M. de Montausier lui dit en raillant : « Monsieur Corneille, j'ai vu le temps que je faisais d'assez bons vers ; mais, ma foi, depuis que je suis vieux, je ne fais rien qui vaille. Il faut laisser cela pour les jeunes gens. »

Que M. de Montausier ait parfois traité certains poètes amateurs comme Alceste, dont il avait, dit-on, fourni le modèle, traite Oronte dans *le Misanthrope*, on le comprend, et l'on n'a pas le courage de lui en vouloir ; mais on aime à douter qu'il ait adressé des paroles aussi dures à un homme de génie qui n'avait qu'un seul tort, bien respectable : celui de vieillir.

Le titre exact de la pièce est : *Surena, general des Parthes, tragedie. À Paris, chez Guillaume de Luyne... M.DC.LXXV. Avec Privilege du Roy. L'Achevé d'imprimer est du 2 janvier 1675. Le volume, de format in-12, se compose de 2 feuillets et 72 pages.*

-
1. ↑ Avertissement du *Théâtre de P. Corneille*, p. lxxi.
 2. ↑ Voyez l'histoire de la Chine, par le P. du Halde, jésuite. (*Note de Jolly.*) — L'ouvrage de du Halde n'a été indiqué dans cette note qu'à titre de renseignement et non comme la source à laquelle Corneille aurait puisé ; son histoire ou plutôt sa *Description géographique, historique, etc., de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise*, n'a paru qu'en 1735. Il y est question en divers endroits, aux tomes I et III, d'Usangey (*Ou san guey*), ce fameux général chinois qui ayant

introduit les Tartares dans la Chine pour exterminer les rebelles, et contribué, sans le vouloir, à la conquête qu'ils en firent, forma le projet de délivrer sa patrie du joug tartare. (Tome III, p. 113.) Il mourut accablé de vieillesse, après avoir reçu la dignité de roi et le titre de *Ping si*, « pacificateur d'Occident. » (Tome I, p. 467 et 476.) Le livre où Corneille avait pris ce sujet chinois est sans doute celui du missionnaire jésuite Martin Martini, qui fut publié à Rome en 1654, sous ce titre : *De Bello Tartarico in Sinis* (in-12), qui fut traduit, dès cette même année 1654, et en Italien, et en français (sous ce titre : *Histoire de la guerre des Tartares contre la Chine, traduite du latin du P. Martini*), puis de nouveau en français par le P. Semedo, à la suite de l'*Histoire de la Chine* (Lyon, 1667, in-4°).

3. ↑ *Histoires*, livres II, III et IV.
4. ↑ Tome III, feuillet 1329 recto.
5. ↑ *Lettres de M. Bayle*, publiées sur les originaux par des Maizeaux, Amsterdam, 1729, tome I, p. 61 et 62.

Pierre Corneille

Au lecteur

Œuvres de P. Corneille, Texte établi par Ch. Marty-Laveaux, Hachette, 1862, tome VII (p. 460).

◀ [Notice](#)

[Liste des éditions qui ont été collationnées pour les variantes de Suréna](#) ▶

AU LECTEUR.

Le sujet de cette tragédie est tiré de Plutarque et d'Appian Alexandrin^[1]. Ils disent tous deux que Suréna^[2] étoit le plus noble, le plus riche, le mieux fait, et le plus vaillant des Parthes^[3]. Avec ces qualités, il ne pouvoit manquer d'être un des premiers hommes de son siècle ; et si je ne m'abuse,

la peinture que j'en ai faite ne l'a point rendu méconnoissable : vous en jugerez.

1. [↑](#) Voyez la *Vie de Crassus* de Plutarque. Quant à Appien, s'il a réellement écrit l'histoire de la guerre des Parthes, comme il promet de le faire au chapitre xviii du livre II de ses *Guerres civiles*, où il mentionne en deux mots la défaite et la mort de Crassus, cette partie de son ouvrage n'est point parvenue jusqu'à nous. Le livre de la *Guerre des Parthes* qu'on a mis sous son nom est tout simplement un extrait des *Vies de Crassus et d'Antoine*, de Plutarque.
2. [↑](#) Voltaire reproche à Corneille de s'être mépris : « Suréna, dit-il, n'est point un nom propre ; c'est un titre d'honneur, un nom de dignité. » Cette critique ne fait que reproduire l'opinion adoptée par tous les modernes sur la foi de Zosime ; mais cette opinion est une erreur. Saint-Martin, dans ses notes sur l'*Histoire du bas empire* de le Beau (tome III, p. 79), a prouvé, par le témoignage des auteurs arméniens, que Suréna était bien un nom propre.
3. [↑](#) « Suréna n'estoit point homme de basse ou petite qualité, ains le second des Parthes après le Roy, tant en noblesse qu'en richesse et en reputation ; mais en vaillance, suffisance et experience au fait des armes, le premier personnage qui fust de son temps entre les Parthes, et au demourant en grandeur et beaulté de corps ne cedant à nul autre. » (Plutarque, *Vie de Crassus*, chapitre xxi, traduction d'Amyot.) — Un peu plus loin, dans le même chapitre, Plutarque dit que Suréna n'avait pas encore trente ans.

Pierre Corneille

Liste des éditions qui ont été collationnées pour les variantes de *Suréna*

Œuvres de P. Corneille, Texte établi par Ch. Marty-Laveaux, Hachette, 1862, tome VII (p. 461).

LISTE DES ÉDITIONS QUI ONT ÉTÉ COLLATIONNÉES
POUR LES VARIANTES DE *SURÉNA*.

ÉDITION SÉPARÉE.

1675 in-12.

RECUEIL.

1682 in-12.

[Pierre Corneille](#)

Suréna

[Œuvres de P. Corneille](#), Texte établi par [Ch. Marty-Laveaux](#), [Hachette](#), 1862, tome VII (p. 462).

◀ [Liste des éditions qui ont été
collationnées pour les variantes de
Suréna,,](#)

[Acte I](#) ▶

ACTEURS

ORODE, roi des Parthes^[1].

PACORUS, fils d'Orode^[2].

SURÉNA, lieutenant d'Orode, et général de son armée contre Crassus^[3].

SILLACE, autre lieutenant d'Orode^[4].

EURYDICE, fille d'Artabase, roi d'Arménie^[5].

PALMIS, sœur de Suréna.

ORMÈNE, dame d'honneur d'Eurydice.

La scène est à Séleucie, sur l'Euphrate^[6].

-
1. ↑ Ce roi, que Plutarque nomme Hyrodes (*Vie de Crassus*, chapitre xxi), est appelé Orodes par Appien (*Guerres de Syrie*, chapitre li), et par la plupart des auteurs, et cette dernière forme a prévalu. Il était fils de Phraate III et mourut l'an 36 avant Jésus-Christ. Voyez ci-après, p. 498, note 2, et p. 530, note 3.
 2. ↑ Pacorus, fils aîné d'Orode, contribua à la victoire de Carrhes (en Mésopotamie), remportée sur Crassus l'an 53 avant Jésus-Christ. Défait en l'an 38 par Ventidius, il périt dans la bataille.
 3. ↑ Voyez ci-dessus, p. 460, notes 2 et 3.
 4. ↑ Dans le récit de Plutarque, c'est Sillace qui apporte la tête de Crassus et la jette aux pieds du roi Orode, au milieu d'une représentation des *Bacchantes* d'Euripide. Voyez la *Vie de Crassus*, chapitre xxxiii, Plus

haut, au chapitre xxi, Sillace est nommé avec Suréna, comme un des généraux des Parthes.

5. [↑](#) Personnage d'invention. Dans l'histoire ce n'est pas la fille, mais la sœur d'Artabase (successivement *Artabaze* et *Artavasde* dans Plutarque) qui est fiancée à Pacorus, et elle n'est point nommée : voyez Plutarque, *Vie de Crassus*, chapitre xxxiii. Peut-être Corneille a-t-il pris l'idée de ce changement dans une indication marginale fautive de l'Appien de Tollius (Amsterdam, 1670), où l'on lit *Artabazis filia* (au lieu de *soror*) *Pacoro desponsata*. Quant aux deux derniers personnages, ils n'ont rien d'historique.
6. [↑](#) « (*Suréna*) auoit remis le Roy Hyrodes... en son royaume, duquel il auoit esté dechassé, et luy auoit conquis la grande cité de Seleucie. » (Plutarque, *Vie de Crassus*, chapitre xxi, traduction d'Amyot.) — Séleucie était située dans la Babylonie, sur un canal qui joignait le Tigre à l'Euphrate.

[Pierre Corneille](#)

Suréna

[Œuvres de P. Corneille](#), Texte établi par [Ch. Marty-Laveaux](#), [Hachette](#), 1862, tome VII (p. 507-519).

◀ [Acte III](#)

[Acte V](#) ▶

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

ORMÈNE, EURYDICE.

ORMÈNE.

Oui, votre intelligence à demi découverte
Met votre Suréna sur le bord de sa perte.
Je l'ai su de Sillace ; et j'ai lieu de douter
Qu'il n'ait, s'il faut tout dire, ordre de l'arrêter.

EURYDICE.

On n'oseroit, Ormène ; on n'oseroit.

ORMÈNE.

Madame,
Croyez-en un peu moins votre fermeté d'âme.
Un héros arrêté n'a que deux bras à lui,
Et souvent trop de gloire est un débile appui.

EURYDICE.

Je sais que le mérite est sujet à l'envie,
Que son chagrin s'attache à la plus belle vie.
Mais sur quelle apparence oses-tu présumer
Qu'on pourroit... ?

ORMÈNE.

Il vous aime, et s'en est fait aimer.

EURYDICE.

Qui l'a dit ?

ORMÈNE.

Vous et lui : c'est son crime et le vôtre.
Il refuse Mandane, et n'en veut aucune autre ;

On sait que vous aimez ; on ignore l'amant :
Madame, tout cela parle trop clairement.

EURYDICE.

Ce sont de vains soupçons qu'avec moi tu hasardes.

SCÈNE II.

EURYDICE, PALMIS, ORMÈNE.

PALMIS.

Madame, à chaque porte on a posé des gardes :
Rien n'entre, rien ne sort qu'avec ordre du Roi.

EURYDICE.

Qu'importe ? et quel sujet en prenez-vous d'effroi ?

PALMIS.

Ou quelque grand orage à nous troubler s'apprête,
Ou l'on en veut, Madame, à quelque grande tête :
Je tremble pour mon frère.

EURYDICE.

À quel propos trembler ?
Un roi qui lui doit tout voudrait-il l'accabler ?

PALMIS.

Vous le figurez-vous à tel point insensible,
Que de son alliance un refus si visible... ?

EURYDICE.

Un si rare service a su le prévenir
Qu'il doit récompenser avant que de punir.

PALMIS.

Il le doit ; mais après une pareille offense,
Il est rare qu'on songe à la reconnaissance,
Et par un tel mépris le service effacé
Ne tient plus d'yeux ouverts sur ce qui s'est passé.

EURYDICE.

Pour la sœur d'un héros, c'est être bien timide.

PALMIS.

L'amante a-t-elle droit d'être plus intrépide ?

EURYDICE.

L'amante d'un héros aime à lui ressembler,
Et voit ainsi que lui ses périls sans trembler.

PALMIS.

Vous vous flattez, Madame : elle a de la tendresse
Que leur idée étonne, et leur image blesse ;
Et ce que dans sa perte elle prend d'intérêt
Ne sauroit sans désordre en attendre l'arrêt.
Cette mâle vigueur de constance héroïque
N'est point une vertu dont le sexe se pique,
Ou s'il peut jusque-là porter sa fermeté,
Ce qu'il appelle amour n'est qu'une dureté.
Si vous aimiez mon frère, on verroit quelque alarme :
Il vous échapperoit un soupir, une larme,
Qui marqueroit du moins un sentiment jaloux
Qu'une sœur se montrât plus sensible que vous.
Dieux ! je donne l'exemple, et l'on s'en peut défendre !
Je le donne à des yeux qui ne daignent le prendre !
Auroit-on jamais cru qu'on pût voir quelque jour
Les nœuds du sang plus forts que les nœuds de l'amour ?
Mais j'ai tort, et la perte est pour vous moins amère :
On recouvre un amant plus aisément qu'un frère^[1] ;
Et si je perds celui que le ciel me donna,
Quand j'en recouvrerois, seroit-ce un Suréna ?

EURYDICE.

Et si j'avois perdu cet amant qu'on menace,
Seroit-ce un Suréna qui rempliroit sa place ?
Pensez-vous qu'exposée à de si rudes coups,

J'en soupire au dedans, et tremble moins que vous ?
Mon intrépidité n'est qu'un effort de gloire,
Que, tout fier qu'il paroît, mon cœur n'en veut pas croire.
Il est tendre, et ne rend ce tribut qu'à regret
Au juste et dur orgueil qu'il dément en secret.
Oui, s'il en faut parler avec une âme ouverte,
Je pense voir déjà l'appareil de sa perte,

De ce héros si cher ; et ce mortel ennui
N'ose plus aspirer qu'à mourir avec lui.

PALMIS.

Avec moins de chaleur, vous pourriez bien plus faire.
Acceptez mon amant pour conserver mon frère,
Madame ; et puisqu'enfin il vous faut l'épouser,
Tâchez, par politique, à vous y disposer.

EURYDICE.

Mon amour est trop fort pour cette politique :
Tout entier on l'a vu, tout entier il s'explique ;
Et le prince sait trop ce que j'ai dans le cœur,
Pour recevoir ma main comme un parfait bonheur.
J'aime ailleurs, et l'ai dit trop haut pour m'en dédire,
Avant qu'en sa faveur tout cet amour expire.
C'est avoir trop parlé ; mais dût se perdre tout,
Je me tiendrai parole, et j'irai jusqu'au bout.

PALMIS.

Ainsi donc vous voulez que ce héros périsse ?

EURYDICE.

Pourroit-on en venir jusqu'à cette injustice ?

PALMIS.

Madame, il répondra de toutes vos rigueurs,
Et du trop d'union^[2] où s'obstinent vos cœurs.
Rendez heureux le prince, il n'est plus sa victime ;
Qu'il se donne à Mandane, il n'aura plus de crime.

EURYDICE.

Qu'il s'y donne, Madame, et ne m'en dise rien,
Ou si son cœur encor peut dépendre du mien,
Qu'il attende à l'aimer que ma haine cessée
Vers l'amour de son frère ait tourné ma pensée.
Résolvez-le vous-même à me désobéir ;
Forcez-moi, s'il se peut, moi-même à le haïr :
À force de raisons faites-m'en un rebelle ;
Accablez-le de pleurs pour le rendre infidèle ;
Par pitié, par tendresse, appliquez tous vos soins
À me mettre en état de l'aimer un peu moins :
J'achèverai le reste. À quelque point qu'on aime,
Quand le feu diminue, il s'éteint de lui-même.

PALMIS.

Le prince vient, Madame, et n'a pas grand besoin,
Dans son amour pour vous, d'un odieux témoin :
Vous pourrez mieux sans moi flatter son espérance,
Mieux en notre faveur tourner sa déférence ;
Et ce que je prévois me fait assez souffrir,
Sans y joindre les vœux qu'il cherche à vous offrir.

SCÈNE III.

PACORUS, EURYDICE, ORMÈNE.

EURYDICE.

Est-ce pour moi, Seigneur, qu'on fait garde à vos portes ?
Pour assurer ma fuite, ai-je ici des escortes ?
Ou si ce grand hymen, pour ses derniers apprêts...

PACORUS.

Madame, ainsi que vous chacun a ses secrets.
Ceux que vous honorez de votre confiance
Observent par votre ordre un généreux silence.
Le Roi suit votre exemple ; et si c'est vous gêner,

Comme nous devinons, vous pouvez deviner.

EURYDICE.

Qui devine est souvent sujet à se méprendre.

PACORUS.

Si je devine mal, je sais à qui m'en prendre ;
Et comme votre amour n'est que trop évident,
Si je n'en sais l'objet, j'en sais le confident.
Il est le plus coupable : un amant peut se taire ;
Mais d'un sujet au Roi, c'est crime qu'un mystère.
Qui connoît un obstacle au bonheur de l'État,
Tant qu'il le tient caché commet un attentat.
Ainsi ce confident... Vous m'entendez, Madame,
Et je vois dans les yeux ce qui se passe en l'âme.

EURYDICE.

S'il a ma confiance, il a mon amitié ;
Et je lui dois, Seigneur, du moins quelque pitié.

PACORUS.

Ce sentiment est juste, et même je veux croire
Qu'un cœur comme le vôtre a droit d'en faire gloire ;
Mais ce trouble, Madame, et cette émotion,
N'ont-ils rien de plus fort que la compassion ?
Et quand de ses périls l'ombre vous intéresse,

Qu'une pitié si prompte en sa faveur vous presse,
Un si cher confident ne fait-il point douter
De l'amant ou de lui qui les peut exciter ?

EURYDICE.

Qu'importe ? et quel besoin de les confondre ensemble,
Quand ce n'est que pour vous, après tout, que je tremble ?

PACORUS.

Quoi ? vous me menacez moi-même^[3] à votre tour !
Et les emportements de votre aveugle amour...

EURYDICE.

Je m'emporte et m'aveugle un peu moins qu'on ne pense :
Pour l'avouer vous-même, entrons en confidence.

Seigneur, je vous regarde en qualité d'époux :
Ma main ne sauroit être et ne sera qu'à vous ;
Mes vœux y sont déjà, tout mon cœur y veut être :
Dès que je le pourrai, je vous en ferai maître ;
Et si pour s'y réduire il me fait différer,
Cet amant si chéri n'en peut rien espérer.
Je ne serai qu'à vous, qui que ce soit que j'aime,
À moins qu'à vous quitter vous m'obligiez vous-même ;
Mais s'il faut que le temps m'apprenne à vous aimer,
Il ne me l'apprendra qu'à force d'estimer ;
Et si vous me forcez à perdre cette estime,
Si votre impatience ose aller jusqu'au crime...
Vous m'entendez, Seigneur, et c'est vous dire assez
D'où me viennent pour vous ces vœux intéressés.
J'ai part à votre gloire, et je tremble pour elle
Que vous ne la souilliez d'une tache éternelle,
Que le barbare éclat d'un indigne soupçon
Ne fasse à l'univers détester votre nom,

Et que vous ne veuillez^[4] sortir d'inquiétude
Par une épouvantable et noire ingratitude.
Pourrois-je après cela vous conserver ma foi,
Comme si vous étiez encor digne de moi ;
Recevoir sans horreur l'offre d'une couronne,
Toute fumante encor du sang qui vous la donne,
Et m'exposer en proie aux fureurs des Romains,
Quand pour les repousser vous n'aurez plus^[5] de mains ?
Si Crassus est défait, Rome n'est pas détruite :
D'autres ont ramassé les débris de sa fuite,

De nouveaux escadrons leur vont enfler le cœur,
Et vous avez besoin encor de son vainqueur.

Voilà ce que pour vous craint une destinée
Qui se doit bientôt voir à la vôtre enchaînée,
Et deviendrait infâme à se vouloir unir
Qu'à des rois dont on puisse aimer le souvenir.

PACORUS.

Tout ce que vous craignez est en votre puissance,
Madame ; il ne vous faut qu'un peu d'obéissance,
Qu'exécuter demain ce qu'un père a promis :
L'amant, le confident, n'auront plus d'ennemis.
C'est de quoi tout mon cœur de nouveau vous conjure^[6],
Par les tendres respects d'une flamme si pure,
Ces assidus respects, qui sans cesse bravés,
Ne peuvent obtenir ce que vous me devez,
Par tout ce qu'a de rude un orgueil inflexible,
Par tous les maux que souffre...

EURYDICE.

Et moi, suis-je insensible ?
Livre-t-on à mon cœur de moins rudes combats ?
Seigneur, je suis aimée, et vous ne l'êtes pas.
Mon devoir vous prépare un assuré remède,

Quand il n'en peut souffrir au mal qui me possède ;
Et pour finir le vôtre, il ne veut qu'un moment,
Quand il faut que le mien dure éternellement.

PACORUS.

Ce moment quelquefois est difficile à prendre,
Madame ; et si le Roi se lasse de l'attendre,
Pour venger le mépris de son autorité,
Songez à ce que peut un monarque irrité.

EURYDICE.

Ma vie est en ses mains, et de son grand courage
Il peut montrer sur elle un glorieux ouvrage.

PACORUS.

Traitez-le mieux, de grâce, et ne vous alarmez
Que pour la sûreté de ce que vous aimez.
Le Roi sait votre foible et le trouble que porte
Le péril d'un amant dans l'âme la plus forte.

EURYDICE.

C'est mon foible, il est vrai ; mais si j'ai de l'amour,
J'ai du cœur, et pourrois le mettre en son plein jour.
Ce grand roi cependant prend une aimable voie
Pour me faire accepter ses ordres avec joie !
Pensez-y mieux, de grâce ; et songez qu'au besoin
Un pas hors du devoir nous peut mener bien loin.
Après ce premier pas, ce pas qui seul nous gêne,
L'amour rompt aisément le reste de sa chaîne ;
Et tyran à son tour du devoir méprisé,
Il s'applaudit longtemps du joug qu'il a brisé.

PACORUS.

Madame...

EURYDICE.

Après cela, Seigneur, je me retire ;
Et s'il vous reste encor quelque chose à me dire,
Pour éviter l'éclat d'un orgueil imprudent,
Je vous laisse achever avec mon confident.

SCÈNE IV.

PACORUS, SURÉNA.

PACORUS.

Suréna, je me plains, et j'ai lieu de me plaindre.

SURÉNA.

De moi, seigneur ?

PACORUS.

De vous. Il n'est plus temps de feindre :
Malgré tous vos détours on sait la vérité ;
Et j'attendois de vous plus de sincérité,
Moi qui mettois en vous ma confiance entière,
Et ne voulois souffrir aucune autre lumière.
L'amour dans sa prudence est toujours indiscret ;
À force de se taire il trahit son secret :
Le soin de le cacher découvre ce qu'il cache,
Et son silence dit tout ce qu'il craint qu'on sache.

Ne cachez plus le vôtre, il est connu de tous,
Et toute votre adresse a parlé contre vous.

SURÉNA.

Puisque vous vous plaignez, la plainte est légitime,
Seigneur ; mais après tout j'ignore encor mon crime.

PACORUS.

Vous refusez Mandane avec tant de respect,
Qu'il est trop raisonné pour n'être point suspect.
Avant qu'on vous l'offrît vos raisons étoient prêtes,
Et jamais on n'a vu de refus plus honnêtes ;
Mais ces honnêtetés ne font pas moins rougir :
Il falloit tout promettre, et la laisser agir ;
Il falloit espérer de son orgueil sévère
Un juste désaveu des volontés d'un père,
Et l'aigrir par des vœux si froids, si mal conçus,
Qu'elle usurpât sur vous la gloire du refus.
Vous avez mieux aimé tenter un artifice
Qui pût mettre Palmis où doit être Eurydice,
En me donnant le change attirer mon courroux,
Et montrer quel objet vous réservez pour vous.
Mais vous auriez mieux fait d'appliquer tant d'adresse
À remettre au devoir l'esprit de la princesse :

Vous en avez eu l'ordre, et j'en suis plus haï
C'est pour un bon sujet avoir bien obéi.

SURÉNA.

Je le vois bien, Seigneur : qu'on m'aime, qu'on vous aime,
Qu'on ne vous aime pas, que je n'aime pas même,
Tout m'est compté pour crime ; et je dois seul au Roi
Répondre de Palmis, d'Eurydice et de moi :
Comme si je pouvois sur une âme enflammée

Ce qu'on me voit pouvoir sur tout un corps d'armée,
Et qu'un cœur ne fût pas plus pénible à tourner
Que les Romains à vaincre, ou qu'un sceptre à donner.

Sans faire un nouveau crime, oserai-je vous dire
Que l'empire des cœurs n'est pas de votre empire,
Et que l'amour, jaloux de son autorité,
Ne reconnaît ni roi ni souveraineté ?
Il hait tous les emplois où la force l'appelle :
Dès qu'on le violente, on en fait un rebelle ;
Et je suis criminel de ne pas triompher^[7],
Quand vous-même, Seigneur, ne pouvez l'étouffer !
Changez-en par votre ordre à tel point le caprice,
Qu'Eurydice vous aime, et Palmis vous haïsse ;
Ou rendez votre cœur à vos lois si soumis,
Qu'il dédaigne Eurydice, et retourne^[8] à Palmis.
Tout ce que vous pourrez ou sur vous ou sur elles
Rendra mes actions d'autant plus criminelles ;
Mais sur elles, sur vous si vous ne pouvez rien,
Des crimes de l'amour ne faites plus le mien.

PACORUS.

Je pardonne à l'amour les crimes qu'il fait faire ;
Mais je n'excuse point ceux qu'il s'obstine à taire,
Qui cachés avec soin se commettent longtemps,

Et tiennent près des rois de secrets mécontents.
Un sujet qui se voit le rival de son maître,
Quelque étude qu'il perde à ne le point paroître,
Ne pousse aucun soupir sans faire un attentat ;
Et d'un crime d'amour il en fait un d'État.
Il a besoin de grâce, et surtout quand on l'aime
Jusqu'à se révolter contre le diadème,
Jusqu'à servir d'obstacle au bonheur général.

SURÉNA.

Oui ; mais quand de son maître on lui fait un rival ;
Qu'il aimoit^[9] le premier ; qu'en dépit de sa flamme,
Il cède, aimé qu'il est, ce qu'adore son âme ;
Qu'il renonce à l'espoir, dédit sa passion :
Est-il digne de grâce, ou de compassion ?

PACORUS.

Qui cède ce qu'il aime est digne qu'on le loue ;
Mais il ne cède rien, quand on l'en désavoue ;
Et les illusions d'un si faux compliment
Ne méritent qu'un long et vrai ressentiment.

SURÉNA.

Tout à l'heure, Seigneur, vous me parliez de grâce,
Et déjà vous passez jusques à la menace !
La grâce est aux grands cœurs honteuse à recevoir ;
La menace n'a rien qui les puisse émouvoir.
Tandis que hors des murs ma suite est dispersée,
Que la garde au dedans par Sillace est placée,
Que le peuple s'attend à me voir arrêter,
Si quelqu'un en a l'ordre, il peut l'exécuter.
Qu'on veuille mon épée, ou qu'on veuille ma tête,
Dites un mot, Seigneur, et l'une et l'autre est prête :
Je n'ai goutte de sang qui ne soit à mon roi ;
Et si l'on m'ose perdre, il perdra plus que moi.

J'ai vécu pour ma gloire autant qu'il falloit vivre,
Et laisse un grand exemple à qui pourra me suivre ;
Mais si vous me livrez à vos chagrins jaloux,
Je n'aurai pas peut-être assez vécu pour vous.

PACORUS.

Suréna, mes pareils n'aiment point ces manières :
Ce sont fausses vertus que des vertus si fières.
Après tant de hauts faits et d'exploits signalés,
Le Roi ne peut douter de ce que vous valez ;
Il ne veut point vous perdre : épargnez-vous la peine
D'attirer sa colère et mériter ma haine ;
Donnez à vos égaux l'exemple d'obéir,
Plutôt que d'un amour qui cherche à vous trahir.
Il sied bien aux grands cœurs de paroître intrépides,
De donner à l'orgueil plus qu'aux vertus solides ;
Mais souvent ces grands cœurs n'en font que mieux leur cour^[10]
À paroître au besoin maîtres de leur amour.
Recevez cet avis d'une amitié fidèle.
Ce soir la Reine arrive, et Mandane avec elle.
Je ne demande point le secret de vos feux ;
Mais songez bien qu'un roi, quand il dit : « Je le veux... »
Adieu : ce mot suffit, et vous devez m'entendre.

SURÉNA.

Je fais plus, je prévois ce que j'en dois attendre :
Je l'attends sans frayeur ; et quel qu'en soit le cours,
J'aurai soin de ma gloire ; ordonnez de mes jours.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

1. ↑ Antigone, dans la tragédie de Sophocle qui porte son nom (vers 901 et suivants), exprime avec plus de force la même idée, et dit que la perte d'un frère est plus grande que celle d'un fils et d'un époux, parce qu'elle est plus irréparable. — Voyez aussi la tragédie d'*Horace*, vers 895-916.

2. ↗ L'édition de 1682 porte : « Et *de* trop d'union... »
3. ↗ Voltaire (1764) a remplacé *moi-même* par *vous-même*.
4. ↗ L'édition de 1692 a changé *veuilliez* en *vouliez*.
5. ↗ L'édition de 1692 et celle de Voltaire (1764) ont changé *plus* en *point*.
6. ↗ Thomas Corneille (1692) et Voltaire (1764) ont modifié ce vers par une inversion :

C'est de quoi de nouveau tout mon cœur vous conjure.

7. ↗ On lit dans l'édition de 1692 et dans celle de Voltaire (1764) : « de *n'en* pas triompher. »
8. ↗ L'édition de 1682 porte, par erreur, *renonce*, pour *retourne*.
9. ↗ L'édition de 1692 a changé *Qu'il aimoit* en *Qu'il aime*.
10. ↗ L'édition de 1692 porte : « *ne* font que mieux leur cour. »

Pierre Corneille

Suréna

Œuvres de P. Corneille, Texte établi par Ch. Marty-Laveaux, Hachette, 1862, tome VII (p. 520-534).

◀ Acte IV

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

ORODE, EURYDICE.

ORODE.

Ne me l'avouez point : en cette conjoncture,
Le soupçon m'est plus doux que la vérité sûre ;
L'obscurité m'en plaît, et j'aime à n'écouter
Que ce qui laisse encor liberté d'en douter.
Cependant par mon ordre on a mis garde aux portes,
Et d'un amant suspect dispersé les escortes,
De crainte qu'un aveugle et fol emportement
N'allât, et malgré vous, jusqu'à l'enlèvement.
La vertu la plus haute alors cède à la force ;
Et pour deux cœurs unis l'amour a tant d'amorce,
Que le plus grand courroux qu'on voie y succéder^[1]
N'aspire qu'aux douceurs de se raccommoder.
Il n'est que trop aisé de juger quelle suite
Exigeroit de moi l'éclat de cette fuite ;
Et pour n'en pas venir à ces extrémités,
Que vous l'aimiez ou non, j'ai pris mes sûretés.

EURYDICE.

À ces précautions je suis trop redevable ;
Une prudence moindre en seroit incapable,
Seigneur ; mais dans le doute où votre esprit se plaît,
Si j'ose en ce héros prendre quelque intérêt,
Son sort est plus douteux que votre incertitude,

Et j'ai lieu plus que vous d'être en inquiétude.
Je ne vous réponds point sur cet enlèvement :
Mon devoir, ma fierté, tout en moi le dément.
La plus haute vertu peut céder à la force,
Je le sais : de l'amour je sais quelle est l'amorce ;
Mais contre tous les deux l'orgueil peut secourir,
Et rien n'en est à craindre alors qu'on sait mourir.
Je ne serai qu'au prince.

ORODE.

Oui ; mais à quand, Madame,
À quand cet heureux jour, que de toute son âme...

EURYDICE

Il se verroit, Seigneur, dès ce soir mon époux,
S'il n'eût point voulu voir dans mon cœur plus que vous :
Sa curiosité s'est trop embarrassée
D'un point dont il devoit éloigner sa pensée.
Il sait que j'aime ailleurs, et l'a voulu savoir :
Pour peine il attendra l'effort de mon devoir.

ORODE

Les délais les plus longs, Madame, ont quelque terme.

EURYDICE

Le devoir vient à bout de l'amour le plus ferme :
Les grands cœurs ont vers lui des retours éclatants ;
Et quand on veut se vaincre, il y faut peu de temps.
Un jour y peut beaucoup, une heure y peut suffire,
Un de ces bons moments qu'un cœur n'ose en dédire ;
S'il ne suit pas toujours nos souhaits et nos soins,
Il arrive souvent quand on l'attend le moins.

Mais je ne promets pas de m'y rendre facile,
Seigneur, tant que j'aurai l'âme si peu tranquille ;
Et je ne livrerai mon cœur qu'à mes ennuis,
Tant qu'on me laissera dans l'alarme où je suis.

ORODE

Le sort de Suréna vous met donc en alarme.

EURYDICE.

Je vois ce que pour tous ses vertus ont de charme,
Et puis craindre pour lui ce qu'on voit craindre à tous,
Ou d'un maître en colère, ou d'un rival jaloux.

Ce n'est point toutefois l'amour qui m'intéresse,
C'est... Je crains encor plus que ce mot ne vous blesse,
Et qu'il ne vaille mieux s'en tenir à l'amour,
Que d'en mettre, et sitôt, le vrai sujet au jour.

ORODE.

Non, Madame, parlez, montrez toutes vos craintes :
Puis-je sans les connoître en guérir les atteintes,
Et dans l'épaisse nuit où vous vous retranchez,
Choisir le vrai remède aux maux que vous cachez ?

EURYDICE.

Mais si je vous disois que j'ai droit d'être en peine
Pour un trône où je dois un jour monter en reine ;
Que perdre Suréna, c'est livrer aux Romains
Un sceptre que son bras a remis en vos mains ;
Que c'est ressusciter l'orgueil de Mithradate,
Exposer avec vous Pacorus et Phradate^[2] ;
Que je crains que sa mort, enlevant votre appui,
Vous renvoie à l'exil où vous seriez sans lui :

Seigneur, ce seroit être un peu trop téméraire.
J'ai dû le dire au prince, et je dois vous le taire ;
J'en dois craindre un trop long et trop juste courroux ;
Et l'amour trouvera plus de grâce chez vous.

ORODE.

Mais, Madame, est-ce à vous d'être si politique ?
Qui peut se taire ainsi, voyons comme il s'explique.

Si votre Suréna m'a rendu mes États,
Me les a-t-il rendus pour ne m'obéir pas ?
Et trouvez-vous par là sa valeur bien fondée

À ne m'estimer plus son maître qu'en idée,
À vouloir qu'à ses lois j'obéisse à mon tour ?
Ce discours iroit loin : revenons à l'amour,
Madame ; et s'il est vrai qu'enfin...

EURYDICE.

Laissez-m'en faire,
Seigneur : je me vaincrai, j'y tâche, je l'espère ;
J'ose dire encor plus, je m'en fais une loi ;
Mais je veux que le temps en dépende de moi.

ORODE.

C'est bien parler en reine, et j'aime assez, Madame,
L'impétuosité de cette grandeur d'âme :
Cette noble fierté que rien ne peut dompter
Remplira bien ce trône où vous devez monter.
Donnez-moi donc en reine un ordre que je suive.

Phradate est arrivé, ce soir Mandane arrive ;
Ils sauront quels respects a montrés pour sa main
Cet intrépide effroi de l'empire romain.
Mandane en rougira, le voyant auprès d'elle ;
Phradate est violent, et prendra sa querelle.

Près d'un esprit si chaud et si fort emporté,
Suréna dans ma cour est-il en sûreté ?
Puis-je vous en répondre, à moins qu'il se retire ?

EURYDICE.

Bannir de votre cour l'honneur de votre empire !
Vous le pouvez, Seigneur, et vous êtes son roi ;
Mais je ne puis souffrir qu'il soit banni pour moi.
Car enfin les couleurs ne font rien à la chose ;
Sous un prétexte faux je n'en suis pas moins cause ;
Et qui craint pour Mandane un peu trop de rougeur
Ne craint pour Suréna que le fond de mon cœur.
Qu'il parte, il vous déplaît ; faites-vous-en justice ;
Punissez, exilez : il faut qu'il obéisse.
Pour remplir mes devoirs j'attendrai son retour,

Seigneur ; et jusque-là point d'hymen ni d'amour.

ORODE.

Vous pourriez épouser le prince en sa présence ?

EURYDICE.

Je ne sais ; mais enfin je hais la violence.

ORODE.

Empêchez-la, Madame, en vous donnant à nous ;
Ou faites qu'à Mandane il s'offre pour époux.
Cet ordre exécuté, mon âme satisfaite
Pour ce héros si cher ne veut plus de retraite.
Qu'on le fasse venir. Modérez vos hauteurs :
L'orgueil n'est pas toujours la marque des grands cœurs.
Il me faut un hymen : choisissez l'un ou l'autre,
Ou lui dites adieu pour le moins jusqu'au vôtre.

EURYDICE.

Je sais tenir, Seigneur, tout ce que je promets,
Et promettrois en vain de ne le voir jamais,
Moi qui sais que bientôt la guerre rallumée
Le rendra pour le moins nécessaire à l'armée.

ORODE.

Nous ferons voir, madame, en cette extrémité,
Comme il faut obéir à la nécessité.
Je vous laisse avec lui.

SCÈNE II.

EURYDICE, SURÉNA.

EURYDICE.

Seigneur, le Roi condamne
Ma main à Pacorus, ou la vôtre à Mandane ;
Le refus n'en sauroit demeurer impuni :
Il lui faut l'une ou l'autre, ou vous êtes banni.

SURÉNA.

Madame, ce refus n'est point vers lui mon crime ;

Vous m'aimez : ce n'est point non plus ce qui l'anime.
Mon crime véritable est d'avoir aujourd'hui
Plus de nom que mon roi, plus de vertu que lui ;
Et c'est de là que part cette secrète haine
Que le temps ne rendra que plus forte et plus pleine.
Plus on sert des ingrats, plus on s'en fait haïr :

Tout ce qu'on fait pour eux ne fait que nous trahir.
Mon visage l'offense, et ma gloire le blesse.
Jusqu'au fond de mon âme il cherche une bassesse,
Et tâche à s'ériger par l'offre ou par la peur,
De roi que je l'ai fait, en tyran de mon cœur ;
Comme si par ses dons il pouvoit me séduire,
Ou qu'il pût m'accabler, et ne se point détruire.
Je lui dois en sujet tout mon sang, tout mon bien ;
Mais si je lui dois tout, mon cœur ne lui doit rien,
Et n'en reçoit de lois que comme autant d'outrages,
Comme autant d'attentats sur de plus doux hommages.
Cependant pour jamais il faut nous séparer,
Madame.

EURYDICE.

Cet exil pourroit toujours durer ?

SURÉNA.

En vain pour mes pareils leur vertu sollicite :
Jamais un envieux ne pardonne au mérite.
Cet exil toutefois n'est pas un long malheur ;
Et je n'irai pas loin sans mourir de douleur.

EURYDICE.

Ah ! craignez de m'en voir assez persuadée
Pour mourir avant vous de cette seule idée.
Vivez, si vous m'aimez.

SURÉNA.

Je vivrois pour savoir
Que vous aurez enfin rempli votre devoir,
Que d'un cœur tout à moi, que de votre personne

Pacorus sera maître, ou plutôt sa couronne !
Ce penser m'assassine, et je cours de ce pas
Beaucoup moins à l'exil, Madame, qu'au trépas.

EURYDICE.

Que le ciel n'a-t-il mis en ma main et la vôtre,
Ou de n'être à personne, ou d'être l'un à l'autre !

SURÉNA.

Falloit-il que l'amour vît l'inégalité
Vous abandonner toute aux rigueurs d'un traité !

EURYDICE.

Cette inégalité me souffroit l'espérance.
Votre nom, vos vertus valaient bien ma naissance,
Et Crassus a rendu plus digne encor de moi
Un héros dont le zèle a rétabli son roi.
Dans les maux où j'ai vu l'Arménie exposée,
Mon pays désolé m'a seul tyrannisée.
Esclave de l'État, victime de la paix,
Je m'étois répondu de vaincre mes souhaits,
Sans songer qu'un amour comme le nôtre extrême
S'y rend inexorable aux yeux de ce qu'on aime.
Pour le bonheur public j'ai promis ; mais, hélas !
Quand j'ai promis, Seigneur, je ne vous voyois pas.
Votre rencontre ici m'ayant fait voir ma faute,
Je diffère à donner le bien que je vous ôte ;
Et l'unique bonheur que j'y puis espérer,
C'est de toujours promettre et toujours différer.

SURÉNA.

Que je serois heureux ! Mais qu'osai-je vous dire ?
L'indigne et vain bonheur où mon amour aspire !
Fermez les yeux aux maux où l'on me fait courir :
Songez à vivre heureuse, et me laissez mourir.
Un trône vous attend, le premier de la terre,
Un trône où l'on ne craint que l'éclat du tonnerre,
Qui règle le destin du reste des humains,

Et jusque dans leurs murs alarme les Romains.

EURYDICE.

J'envisage ce trône et tous ses avantages,
Et je n'y vois partout, Seigneur, que vos ouvrages ;
Sa gloire ne me peint que celle de mes fers,
Et dans ce qui m'attend je vois ce que je perds.
Ah ! Seigneur.

SURÉNA.

Épargnez la douleur qui me presse ;
Ne la ravalez point jusques à la tendresse ;
Et laissez-moi partir dans cette fermeté
Qui fait de tels jaloux^[3], et qui m'a tant coûté.

EURYDICE.

Partez, puisqu'il le faut, avec ce grand courage
Qui mérita mon cœur et donne tant d'ombrage.
Je suivrai votre exemple, et vous n'aurez point lieu...
Mais j'aperçois Palmis qui vient vous dire adieu,
Et je puis, en dépit de tout ce qui me tue,
Quelques moments encor jouir de votre vue.

SCÈNE III.

EURYDICE, SURÉNA, PALMIS.

PALMIS.

On dit qu'on vous exile à moins que d'épouser,
Seigneur, ce que le Roi daigne vous proposer.

SURÉNA.

Non ; mais jusqu'à l'hymen que Pacorus souhaite,
Il m'ordonne chez moi quelques jours de retraite.

PALMIS.

Et vous partez ?

SURÉNA.

Je pars.

PALMIS.

Et malgré son courroux,
Vous avez sûreté d'aller jusque chez vous ?
Vous êtes à couvert des périls dont menace
Les gens de votre sorte une telle disgrâce,
Et s'il faut dire tout, sur de si longs chemins
Il n'est point de poisons, il n'est point d'assassins ?

SURÉNA.

Le Roi n'a pas encore oublié mes services,
Pour commencer par moi de telles injustices :

Il est trop généreux pour perdre son appui.

PALMIS.

S'il l'est, tous vos jaloux le sont-ils comme lui ?
Est-il aucun flatteur, Seigneur, qui lui refuse
De lui prêter un crime et lui faire une excuse ?
En est-il que l'espoir d'en faire mieux sa cour
N'expose sans scrupule à ces courroux d'un jour,
Ces courroux qu'on affecte alors qu'on désavoue
De lâches coups d'État dont en l'âme on se loue,
Et qu'une absence élude, attendant le moment
Qui laisse évanouir ce faux ressentiment ?

SURÉNA.

Ces courroux affectés que l'artifice donne
Font souvent trop de bruit pour abuser personne.
Si ma mort plaît au roi, s'il la veut tôt ou tard,
J'aime mieux qu'elle soit un crime qu'un hasard ;
Qu'aucun ne l'attribue à cette loi commune
Qu'impose la nature et règle la fortune ;
Que son perfide auteur, bien qu'il cache sa main,
Devienne abominable à tout le genre humain ;
Et qu'il en naisse enfin des haines immortelles
Qui de tous ses sujets lui fassent des rebelles.

PALMIS.

Je veux que la vengeance aille à son plus haut point :
Les morts les mieux vengés ne ressuscitent point,
Et de tout l'univers la fureur éclatante
En consoleroit mal et la sœur et l'amante.

SURÉNA.

Que faire donc, ma sœur ?

PALMIS.

Votre asile est ouvert.

SURÉNA.

Quel asile ?

PALMIS.

L'hymen qui vous vient d'être offert.
Vos jours en sûreté dans les bras de Mandane,
Sans plus rien craindre...

SURÉNA.

Et c'est ma sœur qui m'y condamne !
C'est elle qui m'ordonne avec tranquillité
Aux yeux de ma princesse une infidélité !

PALMIS.

Lorsque d'aucun espoir notre ardeur n'est suivie,
Doit-on être fidèle aux dépens de sa vie ?
Mais vous ne m'aidez point à le persuader,
Vous qui d'un seul regard pourriez tout décider ?
Madame, ses périls ont-ils de quoi vous plaire ?

EURYDICE.

Je crois faire beaucoup, Madame, de me taire ;
Et tandis qu'à mes yeux vous donnez tout mon bien,

C'est tout ce que je puis que de ne dire rien.
Forcez-le, s'il se peut, au nœud que je déteste ;
Je vous laisse en parler, dispensez-moi du reste :
Je n'y mets point d'obstacle, et mon esprit confus...
C'est m'expliquer assez : n'exigez rien de plus.

SURÉNA.

Quoi ? vous vous figurez que l'heureux nom de gendre,
Si ma perte est jurée, a de quoi m'en défendre,
Quand malgré la nature, en dépit de ses lois,
Le parricide a fait la moitié de nos rois,
Qu'un frère pour régner se baigne au sang d'un frère,
Qu'un fils impatient prévient la mort d'un père ?
Notre Orode lui-même, où seroit-il sans moi ?
Mithradate pour lui montrait-il plus de foi^[4] ?
Croyez-vous Pacorus bien plus sûr de Phradate ?
J'en connois mal le cœur, si bientôt il n'éclate,
Et si de ce haut rang, que j'ai vu l'éblouir^[5],
Son père et son aîné peuvent longtemps jouir^[6].
Je n'aurai plus de bras alors pour leur défense ;
Car enfin mes refus ne font pas mon offense ;
Mon vrai crime est ma gloire, et non pas mon amour :
Je l'ai dit, avec elle il croîtra chaque jour ;
Plus je les servirai, plus je serai coupable ;
Et s'ils veulent ma mort, elle est inévitable.
Chaque instant que l'hymen pourroit la reculer
Ne les attacherait qu'à mieux dissimuler ;
Qu'à rendre, sous l'appas d'une amitié tranquille,
L'attentat plus secret, plus noir et plus facile.
Ainsi dans ce grand nœud chercher ma sûreté,
C'est inutilement faire une lâcheté,
Souiller en vain mon nom, et vouloir qu'on m'impute

D'avoir enseveli ma gloire sous ma chute.
Mais, Dieux ! se pourroit-il qu'ayant si bien servi,
Par l'ordre de mon roi le jour me fût ravi ?

Non, non : c'est d'un bon œil qu'Orode me regarde ;
Vous le voyez, ma sœur, je n'ai pas même un garde :
Je suis libre.

PALMIS.

Et j'en crains d'autant plus son courroux :
S'il vous faisoit garder, il répondroit de vous.
Mais pouvez-vous, seigneur, rejoindre votre suite ?
Êtes-vous libre assez pour choisir une fuite ?
Garde-t-on chaque porte à moins d'un grand dessein ?
Pour en rompre l'effet, il ne faut qu'une main.

Par toute l'amitié que le sang doit attendre,
Par tout ce que l'amour a pour vous de plus tendre...

SURÉNA.

La tendresse n'est point de l'amour d'un héros :
Il est honteux pour lui d'écouter des sanglots ;
Et parmi la douceur des plus illustres flammes,
Un peu de dureté sied bien aux grandes âmes.

PALMIS.

Quoi ? vous pourriez...

SURÉNA.

Adieu : le trouble où je vous voi
Me fait vous craindre plus que je ne crains le Roi.

SCÈNE IV.

EURYDICE, PALMIS.

PALMIS.

Il court à son trépas, et vous en serez cause,
À moins que votre amour à son départ s'oppose.
J'ai perdu mes soupirs, et j'y perdrois mes pas ;

Mais il vous en croira, vous ne les perdrez pas.
Ne lui refusez point un mot qui le retienne,
Madame.

EURYDICE.

S'il périt, ma mort suivra la sienne.

PALMIS.

Je puis en dire autant ; mais ce n'est pas assez.
Vous avez tant d'amour, Madame, et balancez !

EURYDICE.

Est-ce le mal aimer que de le vouloir suivre ?

PALMIS.

C'est un excès d'amour qui ne fait point revivre.
De quoi lui servira notre mortel ennui ?
De quoi nous servira de mourir après lui ?

EURYDICE.

Vous vous alarmez trop : le Roi dans sa colère
Ne parle...

PALMIS.

Vous dit-il tout ce qu'il prétend faire ?
D'un trône où ce héros a su le replacer,
S'il en veut à ses jours, l'ose-t-il prononcer ?
Le pourroit-il sans honte ? et pourrez-vous attendre^[7]
À prendre soin de lui qu'il soit trop tard d'en prendre ?
N'y perdez aucun temps, partez : que tardez-vous ?
Peut-être en ce moment on le perce de coups ;
Peut-être...

EURYDICE.

Que d'horreurs vous me jetez dans l'âme !

PALMIS.

Quoi ? vous n'y courez pas !

EURYDICE.

Et le puis-je, Madame ?

Donner ce qu'on adore à ce qu'on veut haïr,
Quel amour jusque-là put jamais se trahir ?
Savez-vous qu'à Mandane envoyer ce que j'aime,
C'est de ma propre main m'assassiner moi-même ?

PALMIS.

Savez-vous qu'il le faut, ou que vous le perdez ?

SCÈNE V.

EURYDICE, PALMIS, ORMÈNE.

EURYDICE.

Je n'y résiste plus, vous me le défendez.
Ormène vient à nous, et lui peut aller dire
Qu'il épouse... Achevez tandis que je soupire.

PALMIS.

Elle vient toute en pleurs^[8].

ORMÈNE.

Qu'il vous en va coûter !
Et que pour Suréna...

PALMIS.

L'a-t-on fait arrêter ?

ORMÈNE.

À peine du palais il sortoit dans la rue,
Qu'une flèche a parti d'une main inconnue ;
Deux autres l'ont suivie ; et j'ai vu ce vainqueur,
Comme si toutes trois l'avaient atteint au cœur,
Dans un ruisseau de sang tomber mort sur la place^[9].

EURYDICE.

Hélas !

ORMÈNE.

Songez à vous, la suite vous menace ;
Et je pense avoir même entendu quelque voix
Nous crier qu'on apprît à dédaigner les rois.

PALMIS.

Prince ingrat ! lâche roi ! Que fais-tu du tonnerre,
Ciel, si tu daignes voir ce qu'on fait sur la terre ?
Et pour qui gardes-tu tes carreaux embrasés,
Si de pareils tyrans n'en sont point écrasés ?
Et vous, Madame, et vous dont l'amour inutile,
Dont l'intrépide orgueil paroît encor tranquille,
Vous qui brûlant pour lui, sans vous déterminer,
Ne l'avez tant aimé que pour l'assassiner,
Allez d'un tel amour, allez voir tout l'ouvrage,
En recueillir le fruit, en goûter l'avantage.
Quoi ? vous causez sa perte, et n'avez point de pleurs !

EURYDICE.

Non, je ne pleure point, Madame, mais je meurs.
Ormène, soutiens-moi.

ORMÈNE.

Que dites-vous, Madame ?

EURYDICE.

Généreux Suréna, reçois toute mon âme.

ORMÈNE.

Emportons-la d'ici pour la mieux secourir.

PALMIS.

Suspendez ces douleurs^[10] qui pressent de mourir,
Grands Dieux ! et dans les maux où vous m'avez plongée,
Ne souffrez point ma mort que je ne sois vengée !

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

-
1. ↑ Dans l'édition de Voltaire (1764) : « qu'on voit y succéder. »
 2. ↑ Voyez ci-dessus, [p. 498](#), notes des vers 856 et 857.
 3. ↑ Thomas Corneille (1692) a ainsi modifié cet hémistiché :
Qui fait tant de jaloux...
 4. ↑ Voyez plus haut, [p. 498](#), note du vers 857.
 5. ↑ Les deux éditions publiées du vivant de Corneille (1675 et 1682) portent : « Que j'ai vu éblouir, » ce qui fait un non-sens et un hiatus.
 6. ↑ Hyrodes, après avoir perdu son fils Pacorus en une bataille, où il fut défait par les Romains, devint malade d'une maladie qui se tourna en hydropisie ; et son second fils, Phraates, lui croyant avancer ses jours, lui donna à boire du jus de l'aconite. La maladie reçut le poison, de sorte qu'ils se chassèrent l'un l'autre hors du corps : à l'occasion de quoi Phraates voyant que son père commençoit à se mieux porter, pour avoir plus tôt fait, l'étrangla lui-même. » (Plutarque, *Vie de Crassus*, xxxiii.)
 7. ↑ Voltaire (1764) a changé le futur en conditionnel : « et pourriez-vous attendre. »
 8. ↑ C'est ici seulement que Voltaire termine la scène iv.
 9. ↑ « Hyrodes fait mourir Surena pour l'envie qu'il porta à sa gloire. » (Plutarque, *Vie de Crassus*, xxxiii.)
 10. ↑ L'édition de 1692 a changé *ces douleurs* en *les douleurs*.